Adieu, mon joli porte-plume…

écrit par ARGO | 12 septembre 2023

C’était en classe de CM1. À la rentrée. Parmi les fournitures scolaires dont j’avais été doté figurait un magnifique porte-plume. C’est une de mes tantes qui me l’avait offert. J’y tenais beaucoup. En ce temps-là, les

élèves étaient moins gâtés que de nos jours. Pas de marques, tout le monde à la même enseigne. Juste une bricole en plus qui sortait de l'ordinaire : taille-crayons boussoles, ou avec une mappemonde pour recueillir les copeaux, taille-crayons automatiques munis d'un ressort, etc. Moi, c'était mon porte-plume.

Ce porte-plume était un peu spécial. Il était d'une jolie couleur, d'un bleu céruléen, comme le ciel. Ma tante avait passé ses vacances à Royan, et c'était un porte-plume souvenir. Il était doté d'un œilleton et d'une molette. En regardant par l'œilleton et en tournant la molette, on pouvait apercevoir différentes vues de la ville de Royan, dont la plage. De plus, il avait la forme exacte d'une plume d'oie. J'en étais très fier.
Un beau jour, alors que j'avais fini le devoir de calcul, j'eus la mauvaise idée de regarder une des vues du diaporama. L'instituteur me confisqua mon porte-plume. Je fus atterré. C'était comme si on m'avait arraché les tripes, une partie de moi-même. «*Et je fais quoi, pour écrire, maintenant*?», lui dis- je, quelque peu en colère. Pour toute réponse, il ouvrit le tiroir de son bureau et me jeta un machin infâme, tout machouillé. Je ne pus même pas changer la plume, le mécanisme était rouillé, bloqué. Il m'en donna un autre un peu en meilleur état. *«Je te rendrai le tien pour les vacances de Noël»*, me promit-il. Je vécus sur cet espoir.

Entretemps, il fit une razzia sur les gadgets de mes camarades de classe. Bortolussi avait reçu un sifflet, la réplique exacte de ceux qui équipaient les gardiens de la paix, son père était justement gardien de la paix, avec les lanières de cuir blanc, le cordon, tout vous dis-je. Il s'en servait uniquement à la récréation pour arbitrer les parties de ballon. Notre instit le lui confisqua sous prétexte qu'il était trop bruyant. Toujours la même promesse. Il sera restitué avant les vacances. Idem pour Lucien, dit Gros Lulu. Lui, ce fut un taille-crayon à manivelle qui disparut dans le tiroir de l'enseignant. Les parents de Lulu étaient pauvres, j'eus de la peine pour lui. Il raflait tout ce qui sortait de l'ordinaire, une vraie manie. Tu tombais ta

règle, si elle avait l'heur de lui plaire, confisquée.

Nous vécûmes dans la terreur et n'amenions plus en classe que des rogatons sans intérêt. Nous aurions pu nous plaindre auprès de nos parents, mais à cette époque, les instituteurs avaient toujours raison. « T'as encore été faire l'imbécile, comme d'habitude», grommelait le père de famille. Avec une gifle à la clé la plupart du temps. Aussi, nous évitions de nous plaindre.

À la récréation, nous parlions entre nous de la manie confiscatrice de notre instit. Bortolussi, qui s'était renseigné auprès d'un cousin préparateur en pharmacie, nous affirma que ça s'appelait de la clebsmanie. Il avait oublié le mot exact en chemin. Gros Lulu lui affirma que la clebsmanie, c'étaient les gens qui collectionnaient les chiens. Bidet, dont le père était toubib au dispensaire, revint triomphalement le lendemain matin avec le mot écrit sur un bout de papier : kleptomanie. Notre enseignant était donc un kleptomane.

En attendant, il y avait des trucs qui disparaissaient dans l'école. Une boîte de cire pour les parquets chez le concierge, un dessous de plat à la cantine. Même le briquet en forme de grenade chez le directeur. On soupçonna tout de suite les élèves. Nous fûmes fouillés. Rien. Nous, on avait bien une idée, mais nous n'osâmes pas franchir le pas.

Une semaine avant les vacances, nous abordâmes notre instituteur pour réclamer nos objets confisqués. Il y avait du monde devant son bureau, presque toute la classe. Il leva les bras au ciel. «*Mais je ne les ai plus, bredouilla-t-il; le voleur est passé par là, plus rien.*» Nous n'en crûmes pas un traître mot. Bortolussi, dit Borto, écumait. « *Le fumier, éructait-il, il faudrait faire une perquisition chez lui; il me faudrait une commission giratoire (sic). Ou le passer à tabac pour le faire avouer. C'est ce que font mon père et ses potes quand le coupable veut pas se mettre à table*.»

Borto et Gros Lulu décidèrent de se venger. Un soir, pendant que l'enseignant était aux toilettes comme il le faisait après la classe, les deux compères kidnappèrent le chapeau et l'écharpe du kleptomane, deux jours avant la date des vacances. Le lendemain, ils nous confièrent les avoir donnés à un vieux clodo qui créchait à l'asile des vieux de

Nanterre.

L'instituteur fit les gros yeux à toute la classe ce jour-là. Il nous déclara qu'il retrouverait le coupable. Il nous fit une leçon de morale sur le bien mal acquis, la probité, etc. « *C'est p'tête bien celui qui a volé nos fournitures dans votre bureau, msieur*», suggéra Borto. Il ne nous répondit pas.

Au retour des vacances, surprise! Un autre enseignant, qui nous apprit que notre instituteur était en congé maladie, pour longtemps. Nous sûmes bientôt la fin de l'histoire par des indiscrétions : c'était bien un kleptomane. Il avait eu l'imprudence de piquer des trucs dans un grand magasin parisien et s'était fait prendre la main dans le sac. Les policiers avaient fouillé chez lui à la suite de son interpellation. Borto nous affirma, selon les sources paternelles, que c'était la caverne d'Ali Baba. Nous avions eu droit au seul kleptomane de l'académie. Par contre, nous ne revîmes jamais ce qu'il nous avait volé. Tout ça a dû être conservé comme pièces à conviction et détruit par la suite. Dont mon joli porte-plume.

Je suis allé passer des vacances à Royan plusieurs années de suite. J'ai essayé de retrouver un porte-plume identique à celui que l'enseignant m'avait, non pas confisqué, mais dérobé en fait. J'ai visité toutes les boutiques de souvenirs. Échec complet. Le modèle ne se faisait sans doute plus depuis des années. Je ne me suis pas consolé, mais résigné. À moitié seulement. Mais il me manque affreusement. Je ne saurais pas dire pourquoi. Il m'obsède. Soixante-deux ans plus tard. Je ne m'en suis pas encore remis. «*Objets inanimés, avez-vous donc une âme…*»